

VOIR A LA PAGE 2 : UN GRAVE PÉRIL NATIONAL

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.427. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

Dimanche
8
JUILLET
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.04
ADMINISTRATION : 89, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Etranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, B° des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

L'«AS DES AS» OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR



LE GENERAL FRANCHET D'ESPÈREY ÉPINGLE LA DÉCORATION SUR LA POITRINE DE GUYNEMER

Le jeune et glorieux capitaine Guynemer, qui, à l'heure actuelle, compte quarante-cinq victoires, vingt-deux citations et deux blessures, vient d'être promu à la dignité d'officier de la Légion d'honneur. Cette nomination qui comporte l'attribution de la croix de guerre

avec palme ajoute une vingt-troisième palme au ruban du jeune héros. C'est le général Franchet d'Espèrey, commandant le groupe des armées du Nord, qui a remis lui-même, ces jours derniers, la rosette à l'« as des as » au cours d'une prise d'armes émouvante.

APRÈS SEPT JOURNÉES DE COMITÉ SECRET LES DÉBATS SUR LES ACTIONS MILITAIRES ONT PROVOQUÉ UNE DISCUSSION PUBLIQUE 14 ORDRES DU JOUR ÉTAIENT EN PRÉSENCE

Les vieux parlementaires, qui l'avaient annoncé n'ont plus été mauvais prophètes. Un long débat en séance publique s'est engagé à propos des interpellations sur l'offensive du 16 avril qui avaient déjà fait l'objet de sept journées de discussion à huis clos.

Il n'y avait pas moins de quatorze ordres du jour. Retenons au passage celui de la délégation des groupes, sur lequel s'engagera le débat au fond. Il porte les signatures de MM. René Renoult, Klotz, Lauraine, Siegfried, d'Aubigny, Bénazet, Chaumet, Lanierre, Arago, Thomson, Bokanowski, Le-noir, Seydoux, Ossola, Jacques-Louis Duménil, Gourde, Gaspin, Abrami, Rabier, Pion, Dubois, Lormay et Jean Lerolle. Son texte est le suivant :

La Chambre, approuvant les déclarations du gouvernement ;

Résolue à assurer le plein exercice de son contrôle sur tous les services de l'armée, sans ingérence dans les opérations militaires ;

Confiant dans le gouvernement pour garder en main la direction et le contrôle de la politique générale de la guerre ;

Pour faire prévaloir, à tous les degrés de la hiérarchie, les idées de discipline et de justice égales pour tous, en proportionnant équitablement les sanctions à la gravité des fautes individuelles ;

Pour réaliser, d'accord avec nos alliés, une répartition des forces communes qui permette d'améliorer les conditions matérielles de la vie du soldat, de concilier notre effort militaire et nos besoins économiques, de prendre toutes les mesures qui sont de nature à hâter la victoire des démocraties sur les empires du Centre ;

La Chambre salue l'arrivée en France des premiers régiments américains et l'offensive des armées de la libre Russie, nouveaux gages de la victoire commune ;

Adresse aux vaillantes troupes — officiers et soldats — de la République et des Alliés, un témoignage renouvelé de la reconnaissance de la nation ;

Repoussant toute addition, passe à l'ordre du jour.

MM. Blanc, Brizon et Raffin-Dugens, dont l'ordre du jour n'a pas été lu, provoquent un premier incident.

J'ai bien reçu un autre ordre du jour, déclare M. Deschanel. Mais il n'est pas recevable. Un de ses alinéas est, en effet, contraire à la Constitution et au règlement. Un second contient une injure au gouvernement. Un troisième enfin, m'a paru une ingérence abusive dans le commandement militaire et la conduite des opérations.

M. Jean Bon croit devoir inviter le président au respect du règlement.

J'en suis le gardien, réplique M. Deschanel, et l'assemblée n'est pas à votre merci !

A ces mots, de vifs applaudissements éclatent.

Puis, ce sont les explications de vote :

M. Accambray — qui n'aime pas M. Viviani — provoque un nouvel incident en reprochant au garde des sceaux de s'être servi de l'entrée des États-Unis à nos côtés comme d'un tremplin.

Vous avez semblé croire, lui répond M. René Viviani, qu'en revenant d'Amérique, après une mission que je n'ai pas demandée, qui m'a été confiée par le gouvernement et que j'ai acceptée avec ses inconvénients et ses périls, j'avais cherché à ne pas quelle notoriété personnelle dont — permettez-moi de vous le dire, en invoquant mon passé — je n'ai pas besoin.

Je puis vous donner à ce sujet une information qui vous a manqué. Quelques-uns de mes collègues m'avaient offert de se livrer, à moi entrée en séance, à une manifestation qui aurait été purement personnelle et inutile : je m'y suis refusé.

Mais quand le chef du gouvernement m'a demandé, pour le pays, pour l'étranger, et devant les plus illustres représentants de la République américaine, de venir

exposer à la tribune ce que j'avais vu, apprécié, senti, j'ai estimé que c'était mon devoir de répondre à son appel.

J'ai été heureux d'apporter le récit d'un témoin. A la France qui saigne pour la liberté des autres j'ai été heureux de dire que, depuis 140 années, elle était unie à un autre peuple libre. Je le lui ai dit avec tout mon cœur. Si vous ne m'avez pas compris, monsieur, ce n'est pas moi qui le regrette !

La Chambre fait à M. René Viviani une véritable ovation.

Puis on revient à l'objet du débat, et le débat des orateurs continue à la tribune.

Après M. Lafferre, qui exprime le désir de voir la Chambre affirmer de façon solennelle qu'elle ne se prêterait ni de près ni de loin à aucune campagne ou diversion qui pourrait conduire à une paix prématurée, le ministre de la Guerre intervient.

Le discours du ministre de la Guerre

M. Painlevé déclare, en débutant, qu'un fait domine tout.

— Au cours de ces quatre derniers mois, dit-il, nous avons franchi le tournant le plus dangereux de cette guerre.

« Aujourd'hui, le premier contingent américain vient de débarquer sans perdre un homme : nous sommes sûrs de l'avenir ! »

Le ministre de la Guerre reconnaît qu'au cours de la dernière offensive des fautes ont été commises, que les résultats acquis ont été payés trop cher. Mais il rappelle que des sanctions ont été prises et que des chefs militaires, qui avaient pourtant de brillants états de service, le général en chef le premier, ont été relevés de leur commandement.

Ce n'est pas tout : une enquête va être ouverte. Elle permettra au gouvernement de prendre, en toute connaissance de cause, les résolutions définitives. Il y aura lieu ensuite de combler les lacunes qui existent dans notre code militaire.

— Il faut, dit M. Painlevé, que les sanctions frappent les vrais responsables, que, du haut en bas de la hiérarchie militaire, la justice soit la même pour tous, avec toutes ses garanties et avec toutes ses rigueurs.

Exposant la politique de guerre du gouvernement, M. Painlevé dit qu'il faut qu'il en soit fini de ces plans téméraires dont les conceptions grandioses dissimulent mal le vide et l'impréparation. Il nous faut une politique de guerre rationnelle, positive, d'une prudence qui n'exclue pas l'énergie, qui ne demande pas l'impossible aux poitrines humaines.

C'est, dit-il, celle dont le général en chef s'est fait le protagoniste. C'est, en effet, le général Pétain qui, après Carençay, n'a pas craint de déclarer que sans le concours de l'artillerie l'infanterie ne pouvait rien contre les travaux de défense de l'ennemi.

Passant à la question des effectifs, le ministre de la Guerre confirme sa volonté de rendre à la terre, d'ici quelques jours, tous les agriculteurs de la classe 1890. D'autres mesures suivront : elles seront prises d'accord avec nos alliés qui ne nous marchandent pas leur concours.

Après avoir évoqué la mauvaise propagande qui consiste à inviter nos soldats à déposer les armes, M. Painlevé conclut :

« Les Allemands sont à 100 kilomètres de Paris, conclut le ministre de la Guerre. Nous ne pouvons tolérer, même pendant quelques jours, même pendant quelques heures, un fléchissement de la discipline dans nos armées. Le gouvernement s'oppose, en conséquence, à toute propagande qui risquerait d'affaiblir la force morale de notre armée et sa volonté de vaincre. Nous avons un but : nous l'aurons atteint le jour où la démocratie sera en sécurité ! »

De longs applaudissements accueillent, sur la plupart des bancs, la belle peroration de M. Painlevé.

Puis, après avoir entendu M. Lomery, on renvoie à neuf heures du soir — à la demande du président du Conseil — la suite de la discussion.

Leopold BLOND.

Un grave péril national

LA FRANCE A ENREGISTRÉ EN UN AN 742.000 NAISSANCES ELLE A ENREGISTRÉ DANS CE MÊME TEMPS 776.000 DÉCÈS

Les chiffres que nous publions ici sont des chiffres d'avant-guerre. La situation s'est singulièrement aggravée depuis lors. Les départements où les décès dépassent les naissances sont en noir. Ceux où les naissances dépassent les décès sont en blanc.

DÉPARTEMENTS EN PROGRÈS : 22 — EN DÉFICIT : 64

Nous publions ci-dessous un document impressionnant qui, à lui seul, en dit plus long que les discours les plus éloquentes. Que l'on sache seulement que c'est en 1911 que le tableau dont nous parlons a été établi. Et, depuis lors, cette prédominance désole des décès sur les naissances n'a fait qu'augmenter, car depuis il y a eu la guerre !

Il nous paraît utile, à ce propos, de rappeler ces énergiques paroles de M. Emile Picard, de l'Académie des Sciences :

« On doit par tous les moyens faire connaître au peuple de France qu'il est au bord d'un gouffre, d'où ne peuvent plus sortir les nations qui y sont tombées, et que, si rien ne vient nous arrêter sur la pente où nous descendons,

notre pays, avant peu d'années, sera rayé de la liste des peuples qui comptent dans le monde. L'héroïsme de nos soldats, la victoire certaine, des vertus sans exemple dans l'histoire, tout cela serait vain, si nous ne relevions pas énormément notre natalité, si nous continuions à ne pas créer de nouveaux Français, à compter plus de cercueils que de berceaux. »



Les chiffres indiqués sur cette carte sont ceux des décès enregistrés en un an dans chaque département par rapport à 100 naissances correspondantes.

Socialistes et réformistes espagnols d'accord avec les Catalans

BARCELONE, 7 juillet. — M. LEROUX, chef du parti radical, qui était allé à Madrid pour s'entendre avec les parlementaires catalans se trouvant dans la capitale et aussi avec d'autres éléments politiques, a fait à son retour à Barcelone d'importantes déclarations.

Il a dit que si le gouvernement ne se résout pas à rouvrir les Cortès et si, par con-



M. PABLO IGLESIAS

M. MELQUIADEZ

séquent, les Catalans réalisent le 19 juillet leur menace de réunir un Parlement de toute l'Espagne à Barcelone, ceux-ci sont déjà assurés de l'adhésion, entre autres, de M. Pablo Iglesias, chef des socialistes, et de M.

Melquiades Alvarez, chef des réformistes. M. Leroux a fait observer que les vieux partis historiques sont disloqués, alors que les républicains, les socialistes et les réformistes sont unis, formant la seule force capable de réorganiser l'Espagne pour la paix.

« Car la paix reviendra, et le jour où elle sera un fait, si l'Espagne ne peut obtenir de son rétablissement les avantages qu'elle en aurait tirés si elle avait eu une autre attitude dans la guerre, ce jour-là, dis-je, nous devrons faire entendre notre voix. »

En publiant les déclarations de M. Leroux, la *Publicidad*, de Barcelone, dit qu'il est encore difficile de prévoir l'attitude que le gouvernement prendra devant la délégation de l'assemblée de Barcelone, qui va lui demander aujourd'hui même la réouverture des Cortès.

« On a peine à croire, dit ce journal, que le chef de l'Etat accordera à M. Dato le décret de dissolution. Et alors ? L'assemblée des parlementaires espagnols aura-t-elle lieu ? Les hommes qui dirigeront cette assemblée auront-ils les forces ou l'aide nécessaires pour braver les conséquences de leur acte, ou s'arrêteront-ils avec pusillanimité à la moitié du chemin ? »

Vingt avions allemands ont survolé Londres hier

LONDRES, 7 juillet. — Lord French publie le communiqué officiel suivant :

Midi 45. — Vers 9 heures 30 du matin, une escadrille aérienne ennemie assez forte et probablement divisée en deux sections a passé au-dessus de l'île de Thanet et la côte sud de l'Essex.

Après avoir lancé quelques bombes sur l'île de Thanet, les aviateurs ennemis prirent la direction de Londres à peu près parallèlement à la rive nord de la Tamise. Ils approchèrent de Londres par le nord-est, puis, changeant de direction, ils se dirigèrent vers le nord-ouest, traversant Londres du nord-ouest au sud-est.

Des bombes ont été lancées en différents points de la région métropolitaine. Le nombre des appareils ennemis est incertain, mais il s'élevait sans doute à vingt.

Ils furent attaqués par l'artillerie spéciale et par une grande quantité de nos avions. On n'a encore reçu aucun rapport sur les résultats des engagements aériens, ni sur l'étendue des dégâts et le nombre des victimes.

Les troupes républicaines de Chine sont en marche sur Pékin

LONDRES, 7 juillet. — On télégraphie de Pékin que Tuan Chi Jui, ex-premier ministre et vice-président, et Pang Kuo Cheng ont pris respectivement le commandement des armées républicaines du Nord et du Sud. Les avant-gardes des expéditions de répression ont déjà commencé leur marche sur Pékin.

Les trains ont été bondés, ces jours derniers, de Chinois fuyant vers Tien-Tsin. L'interdiction des communications cause une panique et les hôtels sont remplis d'étrangers et de réfugiés.

Les membres du parti militaire des provinces du Nord ne croient pas à un combat. Ils pensent que Tehang Hsun sera abandonné par ses troupes quand celles-ci connaîtront la force des colonnes républicaines. Une rumeur circule déjà que ce qui restait des troupes de Tehang Hsun à Ssachoufou a déjà abandonné. Quinze provinces appuient Tuan Chi Jui.

D'ailleurs, en télégraphie de Tien-Tsin au *Morning Post* :

« La restauration de la dynastie mandchoue semble vouée à un échec. »
« Les républicains sont en majorité dans quinze provinces. »
« Ils ont levé une armée de 50.000 hommes »

qui marchent sur Pékin, où le général Tehang Hsun ne pourra leur en opposer que 3.000.

D'autres nouvelles de Shanghai annoncent que la résistance à la monarchie devient de plus en plus forte. On prête au général Tehang Hsun l'intention d'éloigner l'empereur.

Une conférence comprenant le ministre de



TUAN CHI JUI

SUN YAT SEN

la Marine, Tehenpikoven, l'amiral Sah Teben Ping et les principaux chefs militaires ainsi que Tong Tehnoyat, Sun Yat Sen, Soan Goum Gyi et d'autres personnages importants auront décidé de transférer le gouvernement central républicain à Shanghai. D'une autre source on assure qu'un gouvernement provisoire aurait été constitué à Nankin.

L'AMÉRIQUE VA LEVER UN MILLION D'HOMMES

L'Agence Radio nous communique la dépêche suivante :

WASHINGTON, 7 juillet. — Le gouvernement a décidé d'appeler immédiatement sous les drapeaux un million d'hommes.

Les opérations du tirage au sort commenceront le 10 juillet.

SITUATIONS Brochure envoyée franco. PIGIER, Boulevard Poissonnière, 19

HEIN, LES USINES KRUPP ONT ÉTÉ BOMBARDÉES PAR UN DE NOS AVIONS

Quatre-vingt-quatre appareils ont pris l'air. Ils ont bombardé, en outre des usines Krupp : Trèves, Ludwigshafen, Coblenz, Hirsau, Phalsbourg, Thionville, Dan, Bantheville, Machault et Cauroy.

OFFICIEL. — Dans la nuit du 6 au 7 juillet, notre aviation de bombardement a réalisé, dans des conditions particulièrement brillantes, une série d'expéditions aériennes. Quarante-vingt-quatre appareils, dont les équipages ont réalisé d'endurance et d'habileté, ont pris l'air au cours de ces opérations. Quelques-uns de ces raids avaient pour objectif des villes situées très avant dans l'intérieur du territoire ennemi en représailles des bombardements exécutés par les Allemands sur nos villes ouvrières.

En voici le détail : De minuit quinze à une heure dix, onze de nos avions ont survolé Trèves sur laquelle ils ont fait pleuvoir deux mille six cent cinquante kilogrammes d'obus. Sept incendies se sont déclarés dans la ville, dont un d'une grande violence dans la gare Centrale.

Vers la même heure, six autres appareils bombardèrent Ludwigshafen, faisant des dégâts considérables. Entre autres, des bâtiments de l'importante usine de la Badische-Anilin, ont été la proie des flammes.

Un autre de nos avions, piloté par le maréchal des logis Gallois, poussant jusqu'à Essen, a jeté ses projectiles sur des bâtiments de l'usine Krupp. Parti à 21 h. 20, le maréchal des logis Gallois était de retour à 1 h. 15, ayant réalisé un voyage de sept cents kilomètres.

Des installations militaires aux environs de Coblenz, la gare d'Hirsau, la voie ferrée à l'ouest de Phalsbourg, la gare de Thionville ont été également bombardées.

Une autre série d'opérations a eu lieu au-dessus des lignes ennemies et a donné d'excellents résultats : un incendie a éclaté en gare de Dun-sur-Meuse, un dépôt de munitions a explosé à Bantheville, la gare de Machault et des établissements à Cauroy ont été incendiés.

Au total, nos bombardiers ont jeté treize mille quatre cent cinquante-cinq kilogrammes de projectiles. Deux de nos avions ne sont pas rentrés.

Les Russes, en Galicie, reprennent l'offensive avec une rare violence

L'artillerie continue à se montrer assez active au nord de l'Aisne et en Champagne, surtout vers l'extrémité occidentale du chemin des Dames et au sud de Moronvilliers, où nous sommes établis sur les sommets dits du Casque et du Téton. Un coup de main a été tenté sans succès par l'ennemi sur notre ancien front de Champagne, près de la main de Massiges, dont nous avons enlevé, le 25 septembre 1916, les « doigts », c'est-à-dire les contreforts qui divergent vers le sud.

Les troupes britanniques ont accompli quelques progrès à l'est de Wytchachaet, par delà la route d'Ypres à Warneton, dont elles tiennent le secteur compris entre Oosttaverne et Gapaard. C'est encore là une de ces opérations locales qui assurent des points d'appui aux offensives éventuelles. Il est aisé de voir que Warneton se trouve désormais exposé à des attaques convergentes par le sud-ouest, l'ouest et le nord.

Les dépêches allemandes annoncent, non sans emphase, la reprise des atta-



ques russes en Galicie. Ces attaques auraient été dirigées à la fois aux deux ailes du front primitif, de part et d'autre de Brzezany, à l'ouest, entre Konioukhi et Prisoivze, à l'est, plus au nord, sur les collines assez élevées qui séparent le haut Seret du son affluent la Graberka, entre Batkouv et Zvijene. On se souvient que le bombardement, encore très intense en cette région, laissait présager un effet une telle extension de l'offensive. L'objectif immédiat est Zolotchov, nœud important de routes et de voies ferrées qui se trouve menacé à la fois par le sud-est et par l'est. La chute de Zolotchov permettrait à son tour de refouler l'ennemi à l'ouest de Brody, le long de la voie ferrée de Doubno à Lemberg par Brody, qui rejoint à Krasne celle de Tarnopol à Lemberg par Zolotchov.

Il semble enfin que d'autres attaques aient eu lieu plus loin encore, au sud près de Stanislaw, au nord sur le cours inférieur du Stokhod et le Pripet. Les détails manquent. Attendons-les avec confiance. L'armée russe est capable d'infirmer, encore plus d'une surprise à son tour, de dédaigner adversaire.

Jean VILLARS.

5 HEURES DU MATIN DERNIÈRE HEURE 5 HEURES DU MATIN

La séance de nuit de la Chambre des députés

La Chambre a voté deux ordres du jour de confiance : le premier de M. René Renoult, relatif à l'offensive du 16 avril, à mains levées; le second de M. Léon Perrier, relatif au service de santé, par 442 voix contre 21.

A la reprise de la séance, à 9 h. 15, un grand nombre de députés sont présents. M. Ribot, président du conseil, est seul au banc du gouvernement.

M. Louis Dubois fait une brève apparition à la tribune. Ensuite on entend successivement M. Jean Hennessy, qui développe son ordre du jour réclamant des sanctions contre les chefs coupables. M. Renaudel exprime les inquiétudes de ses amis socialistes, surtout en ce qui concerne le fonctionnement de la justice militaire.

A dix heures du soir, un grand nombre de députés sont rentrés. La salle redevient boueuse.

En terminant, M. Renaudel adjure le président du Conseil de ne pas se laisser entraîner à une politique de répression par des hommes qui, dans le passé, ont déjà fait leurs preuves.

La question de la propagande pacifiste soulevée par M. Renaudel amène le ministre de l'Intérieur à la tribune.

M. Malvy dit que les grèves, la propagande pacifiste et la question des étrangers ont inquiété le pays. Il affirme que les grèves ont eu exclusivement un caractère économique. On n'y a pas vu la main de l'étranger ni la main des révolutionnaires.

M. Malvy dit qu'il s'est toujours efforcé de concilier pour ne pas avoir à réprimer. En ce qui concerne la propagande pacifiste, elle a toujours été l'objet de ses préoccupations.

Il y a eu des persécutions, des saisies de tracts, dont les auteurs ont été poursuivis et condamnés.

M. Malvy aborde la question des étrangers quand M. Perrier (Isère) s'écrit :

— La parole est au président de la Ligue des Patriotes !

M. Maurice Barrès se lève alors au centre droit :

— Puisqu'un de nos collègues me donne la parole, dit-il, j'en profiterai pour demander au ministre de l'Intérieur quelles mesures il compte prendre dans l'affaire du Bonnet Rouge.

On applaudit à droite et au centre. Mais le ministre ne répond pas à la question. Il rappelle les mesures prises depuis 1914 à l'égard des étrangers, à qui un dernier décret, du 31 mars 1917, a imposé la carte d'identité. Il indique qu'une commission de révision des permis de séjour a été constituée et que tous les dossiers sont à sa disposition. Il fait connaître enfin les mesures prises pour assainir les abords des gares particulièrement fréquentées par les permissionnaires.

M. Malvy conclut par une nouvelle affirmation de sa confiance dans la classe ouvrière. Il est vigoureusement applaudi par les socialistes et sur la plupart des bancs de la gauche.

M. Ribot vient enfin demander à la Chambre de voter l'ordre du jour de M. René Renoult, dont nous avons donné le texte d'autre part.

Le président du Conseil déclare qu'il ne faudrait pas laisser croire que les opérations du 16 avril ont été un échec complet.

— Il y a eu des fautes, mais aussi des succès. Et pour les fautes les sanctions nécessaires ont été prises.

En ce qui concerne la politique intérieure, M. Ribot ne pense pas que l'on doive renoncer à la politique d'union pratiquée depuis trois ans.

En Hollande, la troupe a tiré sur la foule

LONDRES, 7 juillet. — Le correspondant du Times à Amsterdam télégraphie que la situation reste assez troublée. Les troupes ont été très renforcées et tous les soirs elles patrouillent pour empêcher les rassemblements.

Le Handelsblad annonce que de nouveaux désordres se sont produits la nuit dernière et qu'une rixe a eu lieu entre les ouvriers employés à la fabrication des munitions de Hengberg, s'en retournant chez eux, et les grévistes.

Une foule énorme s'est massée sur le Haanblemmers, sur la Haanblemmers-Dyke et dans les rues adjacentes.

L'infanterie a tiré plusieurs fois sur les manifestants. Il y a eu un tué et onze blessés. — (Havas.)

Hindenburg et Ludendorff rappelés à Berlin

ZURICH, 7 juillet. — Un télégramme officiel de Berlin annonce que le Kaiser a rappelé à Berlin, du grand quartier général, le maréchal Hindenburg et le quartier-maître général Ludendorff.

L'« Orléans » est coulé

WASHINGTON, 7 juillet. — Le département d'Etat annonce que le navire américain « Orléans » a été coulé. Il y a quatre morts.

L'« Orléans » est le premier bâtiment américain qui ait été coulé en France après la déclaration faite par l'Allemagne de la guerre sous-marine à outrance. (Havas.)

Dissolution prochaine de la Chambre hongroise

AMSTERDAM, 7 juillet. — On mande de Budapest qu'à la dernière séance de la Chambre des députés M. Kadara, membre du parti du comte Tisza, s'est élevé violemment contre le parti du comte Karolyi. Il a déclaré que ce parti avait adopté une attitude susceptible de semer l'anxiété parmi les alliés de la Hongrie.

Ces paroles ont provoqué une agitation extrême, et des scènes très violentes se sont succédées jusqu'à la clôture de la séance.

Le nombre des personnes amies par le démet de l'empereur Charles atteint le chiffre de 18.000; cependant, les chefs politiques Kautzsch, Rosen et Klotz sont toujours en prison.

D'autre part, on annonce qu'à la suite des violents incidents qui se sont produits à la Chambre, où les partisans du comte Tisza recourent à l'obstruction systématique, le comte Esterhazy songerait sérieusement à dissoudre le Parlement hongrois d'ici une quinzaine de jours.

Les nouvelles élections auraient lieu probablement au mois de septembre.

L'évacuation de l'Épire par les troupes italiennes

LONDRES, 7 juillet. — Selon le correspondant du Times à Athènes, des conversations ont déjà commencé entre le gouvernement italien et le gouvernement grec.

Plusieurs journaux athéniens annoncent qu'on a décidé l'évacuation de l'Épire par les troupes italiennes, qui seraient remplacées par un corps d'armée grec.

En passant, M. Ribot fait une allusion à l'affaire du journal dont a parlé M. Maurice Barrès. Il déclare qu'il est exact qu'un chèque a été saisi à la frontière. Une enquête a été ouverte; les livres du journal en question ont été examinés et une attestation a été opérée. La justice suivra son cours. Aucune considération ne saurait empêcher le gouvernement de faire son devoir.

De même le gouvernement réprimera comme il convient toute propagande qui tendrait à nous acheminer vers une paix honteuse.

— Certes, la bataille est rude, conclut M. Ribot, nous avons encore des jours difficiles à traverser, mais la victoire est certaine, si nous sommes dignes de la France. (On applaudit au centre, à droite et sur quelques bancs à gauche.)

MM. de La Ferrière, d'Aubigny, Henri Gelli, James Hennessy expliquent leur vote.

M. Rafin-Dugens tente de lire un papier. Le bruit des pupitres et la sonnette du président empêchent ses paroles de parvenir jusqu'à l'assemblée. A minuit, M. Deschamps donne lecture de nouveaux ordres du jour, dont les auteurs sont M. Lancien, M. Clausel et M. Jules Delalaye.

Deux autres ordres du jour déposés sur le bureau sont refusés par le président parce qu'ils sont contraires à la Constitution.

M. Ernest Lafont déclare que ses amis socialistes et lui refusent d'accorder la priorité à l'ordre du jour de M. René Renoult.

On passe enfin au vote. La priorité est accordée à l'ordre du jour de M. René Renoult par 357 voix contre 167.

L'ordre du jour de M. René Renoult jusqu'aux mots « et repoussant toute addition » est adopté au fond par 375 voix contre 21.

Le scrutin sur les mots « et repoussant toute addition » donne lieu à pointage.

Deux additions sont en effet proposées, l'une relative à la mise en sursis d'appel des I.R.A.T. agricoles des classes 90, 91, 92; l'autre au rétablissement du recours en révision pour les jugements rendus par les conseils de guerre aux armées.

Les mots « et repoussant toute addition » sont adoptés par 261 voix contre 226.

L'ensemble de l'ordre du jour de M. René Renoult est voté à mains levées.

On passe aux ordres du jour relatifs aux interpellations visant le fonctionnement du service de Santé.

Quatre ordres du jour sont déposés. Ils ont pour auteurs : M. Lucien Dumont, M. Léon Perrier, M. Pécourt et M. Guiraud.

L'ordre du jour de M. Léon Perrier rend hommage au personnel du service de Santé, il exprime la confiance de la Chambre dans le gouvernement pour réaliser, sur la base de l'autonomie la plus large, la réorganisation du service de Santé.

Les trente députés présents entendent successivement M. Navarre, M. Pécourt, M. Lucien Dumont et M. Guiraud. Tous se plaignent de la subordination du service de Santé à l'état-major de l'armée. M. Ribot, président du Conseil, M. Painlevé, ministre de la Guerre, et M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de Santé, sont au banc du gouvernement.

M. Ribot, président du Conseil, déclare que le gouvernement n'accepte que l'ordre du jour de M. Léon Perrier.

Par 158 voix contre 26, la Chambre refuse la priorité à un ordre du jour de blâme de M. Lucien Dumont.

L'ordre du jour de confiance de M. Léon Perrier a été adopté par 412 voix contre 21.

La séance est levée à 3 h. 20.

La Chambre s'ajourne à jeudi.

Léopold BLOND.

UN ORDRE DU JOUR DU GENERAL PERSHING

Le généralissime Pershing vient d'adresser aux troupes américaines en France l'ordre du jour suivant :

Quartier général des forces expéditionnaires américaines.

Pour la première fois dans l'histoire, l'armée américaine se trouve sur la terre d'Europe. Le bon renom des États-Unis et le maintien de la cordialité de nos relations demandent une conduite parfaite de la part de tous les membres du corps expéditionnaire. Il est de la plus haute importance que les soldats de l'armée américaine témoignent, en toutes occasions, au peuple de France, et tout spécialement aux femmes, la plus grande courtoisie et considération.

Les hauts faits de l'armée française et ceux de leurs alliés grâce auxquels, pendant trois ans, a été défendue avec succès la cause commune, et les sacrifices de la population civile de la France pour venir en aide aux armées commandent notre profond respect.

La meilleure manière d'exprimer ce respect est, pour nos contingents, de témoigner une parfaite courtoisie à tout le peuple français et d'observer fidèlement ses lois et ses coutumes.

La culture intensive de la terre en France et les conditions spéciales résultant de la guerre font une obligation d'éviter avec le plus grand soin de porter la moindre atteinte à la propriété privée. Tous les hommes qui sont capables en France de porter les armes sont sur les champs de bataille à combattre l'ennemi. C'est pourquoi chaque soldat de l'armée américaine doit se faire un point d'honneur de ne causer aucun préjudice à la propriété française. Un tel dommage en effet serait beaucoup plus préjudiciable ici que dans notre propre pays.

Comment se produisit le raid sur Londres

LONDRES, 7 juillet. — Une importante escadrille d'avions ennemis a survolé Londres ce matin. Il est probable que leur nombre dépasse 20, mais il était difficile de les compter car on ne pouvait distinguer les avions allemands des appareils britanniques qui les poursuivaient dans la brume légère d'un matin d'été.

Il était un peu plus de 10 heures lorsque la population fut avertie du raid par les premiers coups de canon bientôt suivis de l'explosion des bombes.

Des combats aériens s'engagèrent au-dessus de la ville.

L'escadrille ennemie, serrée de près, se débarrassa rapidement de ses bombes avant de s'enfuir dans la direction sud-est. Un grand nombre de bombes furent lancées et il est à craindre que le nombre des victimes ne soit important.

37 tués, 141 blessés

LONDRES, 7 juillet. — Officiel. — Selon les derniers renseignements recueillis, il y a eu 37 tués et 141 blessés au cours du raid aérien d'aujourd'hui.

Un avion ennemi a été descendu à l'embouchure de la Tamise.

D'autre part, l'Amirauté annonce : « Des aéroplanes navals ont attaqué, à 10 miles de la côte est, l'escadrille qui avait fait le raid, alors qu'elle rejoignait sa base. »

On a vu deux appareils ennemis tomber à la mer et un troisième a été précipité en flammes à l'embouchure de la Scheldt.

Tous nos appareils sont rentrés indemnes. »

Si les avions ennemis venaient sur Paris...

On nous communique la note suivante : L'expérience a démontré l'efficacité de la défense organisée contre les zeppelins dans le camp retranché de Paris.

Après les raids réitérés que l'aviation allemande a lancés sur Londres et sur la côte anglaise, il est naturel que la population parisienne se demande si de semblables raids ne seront pas tentés un jour sur Paris.

Certes, de pareilles incursions sont possibles, mais les mesures nécessaires sont prises pour que de telles tentatives soient cher à l'ennemi.

La population civile doit donc garder son calme actuel et observer soigneusement, en cas d'alerte, la consigne déjà passée.

Le maréchal Douglas Haig écrit à M^{re} Serge Basset

FRONT BRITANNIQUE, 7 juillet. — Le maréchal sir Douglas Haig a adressé la lettre suivante à Mme Serge Basset :

« G. H. Q., le 3 juillet.

« Chère madame Basset,

« J'ai appris avec le plus grand regret la triste nouvelle de la mort de votre mari, M. Serge Basset; il est profondément regretté par les nombreux amis qu'il s'est faits dans l'armée britannique.

« Ses travaux pour resserrer les bonnes relations entre nos deux nations et pour aider la cause des Alliés sont au-dessus de tout éloge. Sa bonne camaraderie et son courage l'avaient rendu cher à tous ceux qui l'avaient approché.

« Vous trouverez une consolation à votre grande douleur en songant que votre mari est mort comme un soldat et comme un brave.

« SIR DOUGLAS HAIG. »

LES SPORTS

AUJOURD'HUI

Cyclisme. — Au Parc des Princes : trois grands matches : débuts à Paris de Vanderstuyft et de Gelloni. — Paris-Metun et retour (50 km.), organisée par l'Union Sportive-Club (150 engagés).

Athlétisme. — Un match à l'américaine : à 1 h. 30, au stade Jean Boin, à Boulogne : A.S.F. CASB-L.S.V.

Association. — Le 1^{er} groupe alpin contre l'Olympique : à 3 h. 30, sur le terrain de l'Olympique, rue Diderot, à Paris.

LE MONDE

LES COURS

— S. A. R. le prince Georges de Grèce, oncle du prince royal Georges de Grèce, fils du roi Constantin, est actuellement en Danemark, auprès de sa famille, pour un séjour de plusieurs semaines. On nous demande de dire qu'il est absolument incertain que le prince ait fait le moindre séjour à Berlin, et à plus forte raison qu'il y ait visité aucune personnalité officielle ou non.

— Le 24^e anniversaire de mariage de L. L. MM. le roi et la reine d'Angleterre a donné lieu, avant-hier, à Buckingham Palace, à une réunion de famille tout intime.

— Pour clore la liste des nouveaux titulaires de la famille royale d'Angleterre, ajoutons que la princesse Alexandra de Teck s'appelle désormais S. A. R. la princesse Alice, comtesse d'Arbuthnot, la princesse Rupert, son fils, devient vicomte Testington, et sa fille, la princesse May, sera lady May Cambridge.

CORPS DIPLOMATIQUE

— M. Brand Whitlock, ministre des Etats-Unis auprès du gouvernement belge, et Mrs Whitlock ont quitté Paris pour rentrer au Havre.

CERCLES

— Le comité du Cercle de l'Union artistique a décidé de recevoir, à titre temporaire, parmi ses membres, les officiers de l'armée britannique qui lui seront présentés par les notabilités anglaises de Paris.

MARIAGES

— Hier a été béni, en l'église Saint-Charles de Monceau, le mariage de Mlle Madeleine Mersch, fille de M. Paul Mersch, consul du grand-duché de Luxembourg, et de Mme, née Sedelmeyer, avec M. Raoul Anglès, député des Basses-Alpes, capitaine aviateur décoré de la croix de guerre, fils de M. Frédéric



LES MARIÉS SORTANT DE L'EGLISE

Anglès, commandant du génie, chevalier de la Légion d'honneur, et de Mme Anglès.

Les témoins du mariage étaient : M. Paul Deschamps, président de la Chambre des députés, et M. Paul Deschamps, ministre de la Guerre ; ceux de la mariée : M. Colin, sénateur d'Alger, et M. Ch. Sedelmeyer, son grand-père.

La bénédiction nuptiale a été donnée par l'abbé Coeur, curé de la paroisse.

— S. Gr. Mgr Tissier, évêque de Châlons-sur-Marne, vient de bénir, en cette ville, le mariage de M. Robert de Sererville, lieutenant au 8^e dragons, fils du général de Sererville, commandant la 215^e brigade, et de Mme, née de Langourian, avec Mlle de Ladochamps, fille du commandant de Ladochamps, décédé, et de Mme, née de Ponsort.

— On annonce les fiançailles du vicomte Xavier Bernard de Courville, lieutenant au 107^e d'artillerie, fils du comte Maurice Bernard de Courville, directeur-délégué des Etablissements Schneider, et de la comtesse, née Rondel, avec Mlle Renée de Brauer, fille du colonel comte de Brauer et de la comtesse, née Rouland.

DEUILS

— Nous apprenons la mort :

De M. Léon Violi, lieutenant de vaisseau, commandant le sous-marin Ariane, mort pour la France ;

De Mme Joseph Revault, née Jollain de Clerville, veuve du conseiller honoraire à la Cour de Rennes, décédée en cette ville.

CITATIONS

— Parmi les dernières citations nous relevons celle de Pierre Fischhof, conducteur américain de la S. S. U. 14.

— Conducteur américain, engagé volontaire, s'offre toujours pour les missions périlleuses et pénibles. A fait preuve à maintes reprises, sous des bombardements, de sang-froid, d'esprit de décision, de courage, en particulier en juin 1917, dans le massif de Moronvilliers.

BIENFAISANCE

— Le sous-secrétaire d'Etat du Service de santé a remis la médaille d'honneur en vermeil à M. Francisco Botella, chef du service des ambulanciers de l'Hôpital espagnol pour les blessés de guerre, ainsi que la médaille d'honneur en argent à MM. Juan Botella, José Carvajal et Saturnino Botella, ambulanciers de cet hôpital.

— Les ambulances de l'Hôpital espagnol assurent le service du transport des blessés à tous les hôpitaux de la région de Paris.

— Le Comité Franco-Américain de Passy, présidé par M. de Royumont, organise une exposition de dessins et de documents concernant les Etats-Unis, particulièrement pendant la période de la guerre de l'Indépendance. Cette exposition sera inaugurée demain, à 3 heures, 47, rue Raynoud, à Passy, et restera ouverte jusqu'à fin août.

LE PAVILLON BLEU

SAINT-CLOUD

est toujours le restaurant recherché par le monde élégant

COUSINE REPUTÉE. — Téléphone 23

ASTHMATIQUES, VOUS RESPIREREZ BIEN EN EMPLOYANT LA POUDRE LOUIS LEGRAS SUCCESSION CERTAIN. 2 fr. 20 (imp. compr.). PH.

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le savon dentifrice Vigier, 37, rue de la Harpe, 12, 8^e Bonne-Nouvelle, Paris

B L O C - N O T E S

On nous avait bien dit que l'acte d'abdication du tsar avait été, pour parler familièrement, « tapé à la machine ». Et, sans doute, ce détail nous avait semblé curieux, mais tout simplement curieux. Maintenant qu'Excelsior nous a mis le document même sous les yeux, nous ne pouvons retenir un effarement. Combien voir et savoir sont différents ! Voilà que nous sentons à quel point nous sommes esclaves des usages et des formes. Nous regardons cette page imprimée à petits coups réguliers par une machine sans âme. Et nous sommes déçus.

Quoi ! c'est cela, l'acte d'abdication d'un tsar ? C'est cette petite feuille fabriquée, avec ses alinéas mécaniques et ses interlignes qu'a mesurés une roue dentée ! On voudrait une rature, un crachement de plume, une lettre inégale, quelque chose de vivant, la trace d'un geste ou d'un tremblement. Rien. Un employé a tapé sur des touches. Et quand il a eu terminé sa tâche, la Russie n'avait plus de maître.

On rêve, malgré soi, de parchemins et de grands cachets de cire. On regrette les solennités et les apparats, les soins, les manies et les puérilités de anciens scribes. Certes, la machine à écrire est entrée dans nos usages, mais elle n'est pas encore dans nos mœurs. Je veux dire qu'elle convient seulement à notre tête et pas du tout à notre cœur. Nous ne nous résignons pas à l'employer indifféremment à toute écriture : il y a des phrases qu'elle nous paraît refroidir. Et nous sommes un peu choqués en pensant qu'en une demi-heure bien employée une dactylographe dresserait les actes d'abdication de tous les rois qui restent en Europe et ailleurs.

Nos petits-fils, sans doute, riront de cette niaiserie et dactylographieront même leurs lettres d'amour. On peut aisément prévoir le temps où l'écriture sera reléguée parmi les accessoires gothiques. Si tel doit être ce qu'on appelle le progrès, plaignons un peu la postérité. Elle perdra une assez belle part d'émotion, elle ne saura plus la valeur d'une bonne faute d'orthographe dans une phrase passionnée, et d'un point bien appuyé. Dans les lettres de l'avenir, la fiancée voyant un point d'exclamation un peu large ne pourra rien penser, sinon que la machine à écrire de son fiancé est un peu usée. Et il ne restera plus que les élèves de l'Ecole des Chartes pour frémir encore à tenir une page où une main aura tremblé !

Louis LATZARUS.

Les femmes à « Normale »

Un de nos confrères annonçait l'autre jour qu'une élève du lycée Buffon était admissible à la « Grande Ecole normale », celle de la rue d'Ulm. Elle n'est point encore reçue, disait-il, mais elle le sera, n'en doutons pas, et ce sera la première.

Eh bien ! non, ce ne sera pas la première. Il y a déjà un mois une normale. Et son admission n'a troublé ni rien les habitudes de la maison, car elle n'a été acceptée que comme élève externe. L'Etat lui alloue quinze cents francs par an pour ses frais, et elle fréquente guère de l'école que la merveilleuse bibliothèque.

Mais du train où elles vont, il est à prévoir que les femmes, à l'Ecole normale, auront un jour droit au logement qui est réservé jusqu'à présent aux élèves hommes. D'ailleurs une grande partie de l'établissement a été transformée en ambulance et ce sont des femmes aux voiles blanches qui errent aujourd'hui sous les arbres du vieux jardin.

Et puis, il y a l'École, la fille du si aimable secrétaire de M. Lavyssac, l'École qui, née à l'Ecole, s'y marie, etc. Et on en peut hardiment déduire que la Maison de la rue d'Ulm ne restera pas un royaume fermé aux grâces et aux ambitions féminines.

Un volontaire américain

Il s'appelle Pershing, comme le général, et qui n'a rien de surprenant puisqu'il est le fils de son père. Et il vient de s'engager au bureau de recrutement de Chicago, où cette photographie a été prise. Voilà donc Frank E. Pershing, nouveau généralissime américain, simple soldat dans l'armée de son oncle.

C'est un sportif. Il est capitaine du team de football de l'université de Chicago. Il a

joué comme demi-arrière et comme quart-arrière durant ces deux dernières années. Et a établi ses qualités de joueur excellent.



LA PRESTATION DE SERMENT

Il était auparavant connu dans le fameux team de l'Ivy Park High School de Chicago.

La dame, le soldat et le petit chien

La scène se passe... dans le port de l'Albatouche où les troupes américaines ont débarqué : donnons même cette précision qui, nous l'espérons, ne contrariera pas la censure : la scène se passe sur l'un des cours les plus fréquentés de la ville.

Une jeune dame élégante appelle :

— Ted !

Aussitôt un soldat américain, qui venait en sens contraire, coiffé d'un grand feutre et revêtu d'un uniforme vert-bouteille, s'approche avec une assurance souriante. Il ne connaît point cette dame ; mais il n'importe ! Elle a prononcé son nom, et il est d'un peuple où l'on ne se s'effraye d'aucune surprise. En outre, il sait parfaitement le français :

— Me voici, madame !

Mais le jeune élégant rougit beaucoup, se trouble, sourit à son tour...

— Monsieur, ce n'est pas vous que j'appelle !

— Vous êtes sûr ? Il n'y a que moi, sur ce trottoir, de soldat américain !

— Monsieur, je n'appelle pas un soldat américain.

La vérité nous oblige de dire que la dame appelle tout simplement son petit chien. La vérité nous oblige d'ajouter que, pendant que la dame et le soldat se regardent amicalement, connaissance, Ted, le petit chien, s'est perdu.

Puisse cette véridique histoire nous guérir de la très sotte habitude de donner à nos chiens des prénoms américains ou anglais. Déjà, avant la guerre, cette habitude était un peu déconcertante ; mais depuis la guerre elle est devenue fort gênante.

Le renseignement

Sur l'hippodrome du Tremblay, si cher aux joueurs qui voulaient se « relâcher » parce que les « surprises » y étaient étonnamment fréquentes ; au milieu de la pelouse, aujourd'hui transformée en jardin potager, des visiteurs militaires et civils font escorte au ministre de l'Agriculture.

Des photographes agiles et des opérateurs de cinématographes alourdis par leurs appareils assaillent la colonne de face et sur les flancs.

Arrêtée près d'un plant de jeunes pousses, une rédactrice américaine prend des notes. Elle interroge un de ses voisins :

— Dites-moi, monsieur, quel est le nom de ce légume ?

L'interpellé hésite un instant et répond :

— Ça, c'est... c'est de la ciboule.

Puis il s'éloigne vivement comme pour se dérober à des demandes de précisions possibles.

Mise en défiance par cette manœuvre, la dame s'adresse à un autre visiteur :

— Monsieur, s'il vous plaît, quel est le nom de ces plantes ?

Je crois que ce sont... des oignons... sans en être absolument certain.

Un journaliste ne peut pas faire état d'un renseignement aussi vague.

Enfin voici un personnage dont la compétence s'affirme par la rosette d'officier du Mérite agricole.

Une troisième fois la rédactrice pose sa question.

— Madame, ce sont des poireaux, et de très beaux poireaux, ma foi !

Ravie, elle note ce renseignement qui lui a été fourni avec une assurance que seule peut donner une science réelle. On cause, la dame fait part des indications différentes qu'elle avait précédemment recueillies.

Alors son interlocuteur, un homme conciliant, déclare :

— Ce sont des pousses de poireaux, mais on peut en faire également des ciboules et des oignons.

Le chronomètre de Gémier

M. Gémier ayant fait jadis en Suisse une tournée triomphale, les Genevois lui ont offert un chronomètre magnifique. Or l'autre jour, il cherche son chronomètre et ne le trouve plus :

— Je l'avais posé là tout à l'heure.

On cherche du haut en bas du théâtre. On ne retrouve pas le chronomètre. Et M. Gémier prévient la police.

La police recherche les personnes qui ont pu entrer dans le cabinet de l'artiste. Ses soupçons se portent sur un certain Laloupe, employé au théâtre. On interroge Laloupe. Laloupe nie, puis Laloupe avoue.

Mais il ne possède plus que le boîtier du chronomètre. Il avait envoyé le mouvement à un ami, qu'il avait chargé de l'envoyer au Mont-de-Piété. Il n'avait pas vu le boîtier, qui portait une inscription en l'honneur du créateur.

Le mouvement est revenu de Bordeaux. Il a repris sa place dans le boîtier, et le chronomètre dans la poche de M. Gémier. Et Laloupe a été condamné hier à quatre mois de prison par la 8^e chambre correctionnelle.

Les qualités du bon diplomate

On sait que Guillaume II vient d'envoyer comme ministre plénipotentiaire en Norvège l'amiral von Hintze. Les journaux pangermanistes se réjouissent de ce choix, et la *Neue Politische Correspondenz* énumère les qualités que possède l'amiral :

1^o Il est soldat ;

2^o Il est marin ;

3^o Il a du poil aux dents.

De peur que vous ne nous accusiez d'inventer, voici le texte même :

« Le changement intervenu dans la personne de notre ministre en Norvège montre qu'heureusement on n'est plus disposé en haut lieu à s'accommoder de la prétendue neutralité norvégienne. M. von Hintze est soldat, il est marin, il a du poil aux dents : toutes ces qualités le rendent éminemment propre à inculquer des idées nettes à la brave Norvège neutre ».

Elle voilà une « qualité » dont les diplomates jusqu'ici avaient fait peu de cas. Mais désormais tous sauront le goût du maître : il faut avoir du poil aux dents !

Chapitre du chapeau

Les Américains, avec leur aide, nous apportent une mode : celle des grands feutres à bords plats, à la calotte pontique. Depuis quelques jours, nos « grands chapeaux », car nous avons de « grands chapeaux », comme il y a de « grands confiseurs », proposent ces nouveaux modèles à leurs clients.

Ce sera donc la fin de l'horrible petit feutre à petits bords qu'ont importé chez nous les commis-voyageurs allemands, et qui s'appelle — le sait-on ? — le « Hambourg », que le uend de ruban soit par derrière ou sur le côté.

Et avec le chapeau à grands bords, celui de nos ancêtres les mouqueletiers, revendra peut-être la mode des moustaches à pointes, à la française !

LE PONT DES ARTS

Sait-on en France que M. Brioux est extrêmement populaire en Angleterre et qu'on y a joué beaucoup de ses pièces ? Actuellement ses *Trois filles de M. Dupont* obtiennent le plus grand succès. Et Mlle Bernard Shaw elle-même, la femme du Maître anglais, a tenu à honneur d'être la traductrice de deux œuvres de l'auteur du *Robe rouge*.

A la Comédie-Française, au cours d'un récent gala, Mlle Vera Sergine a dit, avec une rare et noble passion, le *Soliel aux morts*, du poète-soldat Paul Brach. Cette pièce élogieuse vient de paraître en librairie, où elle retrouve le succès qu'elle eut au théâtre.

LE VAILLEUR.

A PROPOS DE BOTTES

par Albert Guillaume



— Gaby prétend que nous allons porter des semelles de bois.
— Avec son menton en galoche, les sabots lui iront bien...

Histoires héroïques
de mon ami Jean

PAR

ABEL HERMANT

II. — L'Enfance interrompue

Jean aperçoit une autre différence de la guerre et de la paix, qui le touche bien plus : la paix était le temps de son enfance, et, en guerre, il n'y a plus d'enfance.

Cette façon de voir fait sourire les grandes personnes : elles croient qu'il y en a encore, non sans apparence de raison. N'est-ce pas, en France, une petite fille que la première bombe d'avion a mutilée ? Et en Angleterre, quand les zeppelins viennent à l'heure de la classe, n'est-ce pas des enfants, ceux — et celles — à qui leurs maîtres disent :

— Cachez-vous sous vos pupitres. Maintenant, pour que vous n'ayez pas peur, je vais vous raconter des histoires. Ou bien nous chanterons des cantiques pour ne pas entendre le bruit des explosions.

Il y a donc toujours des enfants, chez nous et en Angleterre. Parbleu ! mon ami Jean le sait, tout aussi bien que les grandes personnes ; mais il n'en tient nul compte, parce qu'on juge d'après soi : or, il sait bien que son enfance a été interrompue le 5 août 1914, et qu'il ne remontera pas, et qu'on ne peut pas remonter le cours des âges.

L'enfance de Jean a été tuée net, comme une personne qui reçoit un coup au cœur, et elle ne ressuscitera pas plus qu'un être qui a eu vie. Jean a une conscience si fine qu'il sent même que son enfance a été tuée deux ou trois ans trop tôt. Il en éprouve un peu de rancœur et de mélancolie. C'est une faiblesse, il ne s'y abandonne pas. En ce rude temps, les hommes ont mieux à faire. Jean a autre chose à penser. Il pense que, le jour de ses dix-sept ans, qui n'est pas loin, il s'engagera ; et il compte les jours. Il ne sait pas le prix de la vie. Mais il sait le prix de l'enfance ; et il regrette, sans se plaindre, de n'avoir eu qu'une aube écourtée.

Ce vol que lui a fait le destin lui a semblé d'autant plus cruel qu'il n'était pas du tout précoce. En juillet 1914, à près de quinze ans, il n'en paraissait pas plus de treize ; et, à rebours des autres enfants, il n'était nullement pressé d'en paraître dix-huit ou vingt ; sans doute, il avait déjà — ou encore — quelque idée des choses éternelles, mais aucune idée des choses temporaires et positives. Son corps, bien que très grand, un peu trop grand, n'était pas formé. Son âme était comme un lieu vague, un espace sans contours et sans limites, un brouillard infini, diffus, impénétrable et cependant lumineux.

On le disait très sensible, parce qu'il riait ou pleurait plus souvent qu'à son tour. Mais il riait ou pleurait sans raison, comme les tout petits font des mouvements et poussent des cris inutiles, par jeu, pour dépenser l'excès de leur force.

Mon ami était si enfant le 2 août qu'il n'a pas compris du tout ce qui arrivait ; et le 5, il a cessé d'être un enfant. Il se rappelle, il pourrait dire à quelle minute juste s'est opérée cette métamorphose, soudaine, mais sans choc, sans brusquerie. La brume qui enveloppait sa pensée ne s'est pas déchirée comme une étoffe (il aurait eu de la surprise, un éblouissement, il se serait aperçu de quelque chose) : simplement, elle a cessé d'être, et le regard intérieur de Jean a vu son âme comme un ciel pâle encore, mais, de toutes parts, dégagé.

Il se rappelle... et il rapproche de ce souvenir un autre souvenir qui date de sa plus petite enfance.

C'était le jour de ses quatre ans. M. Letort, à cette occasion, lui avait offert le premier de ses innombrables lits. Jusque-là, il dormait dans des berceaux de style, en dernier lieu dans une réplique admirablement exécutée du berceau que la Ville de Paris offrit jadis au roi de Rome. Jean n'appréciait point l'honneur de reposer sur une telle couche ; il n'avait aucun snobisme. En revanche, à la vue d'un lit véritable, son contentement fut si vif qu'un miracle trop longtemps retardé s'accomplit. Sa langue se délia. Il parlait mal, les mots ne répondaient pas à l'appel de sa pensée, incertaine ou paresseuse : tout d'un coup, il sut parler ! Mais, ce jour-là, le progrès subit de son intelligence ne lui avait pas échappé, il avait surpris, pour ainsi dire, le miracle en flagrant délit ; au lieu que, le 5 août, d'abord, il ne s'était aperçu de rien.

Voici l'histoire. Jean se la raconte à lui-même si souvent qu'il me semble que je lui déplaçais si j'omettais de l'écrire sous sa dictée.

Entre le 2 et le 5 août, il ne fit guère que s'amuser de tout le remue-ménage nouveau qu'il voyait à l'entour de lui. M. et Mme Letort, qui avaient la délicatesse charmante des petites gens, lui dissimulaient leur souci. Ils se disaient : « L'enfant se rendra toujours compte assez tôt. » Ils n'avaient d'ailleurs aucune peine à lui faire bon visage : tout de suite, ils avaient été à la hauteur de la situation. M. Letort se résignait avec une douceur humble à quitter tout ce qu'il aimait, et ses affaires. L'enthousiasme

POUR SOLDATS ET PRISONNIERS

En sacs mousseline prêts pour être infusés

CAFÉ naturel SUCRÉ Boîte de 10 sacs = 10 tasses

THE SUCRÉ A LAIT EN VENTE PARTOUT

CONFISERIE DE CHEN qui SAOYE GRAND-MONTRON (SAUN)

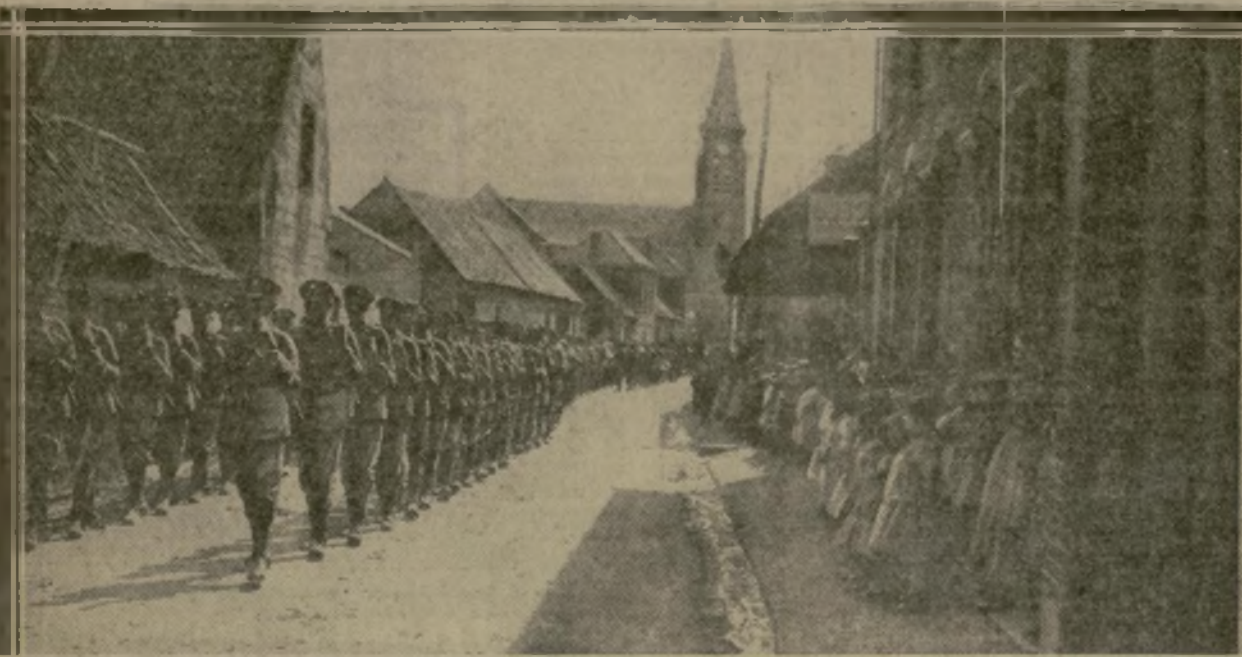
FILTRA **LAG-THÉ**

On quitte difficilement une vieille habitude et nul ne se laisse volontiers conduire au delà de ce qu'il voit.

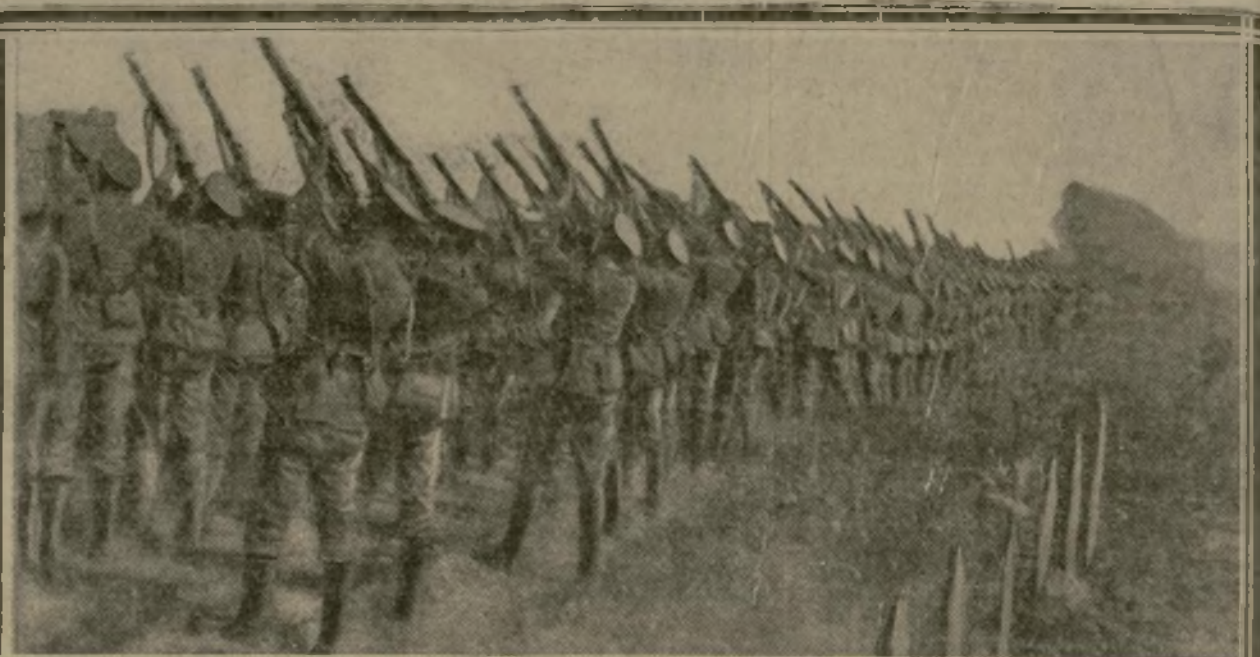
EXCELSIOR

Celui-là fait beaucoup qui fait bien ce qu'il fait, et il fait bien lorsqu'il subordonne sa volonté à l'utilité publique.

LES OBSÈQUES ÉMOUVANTES DE SERGE BASSET SUR LE FRONT ANGLAIS

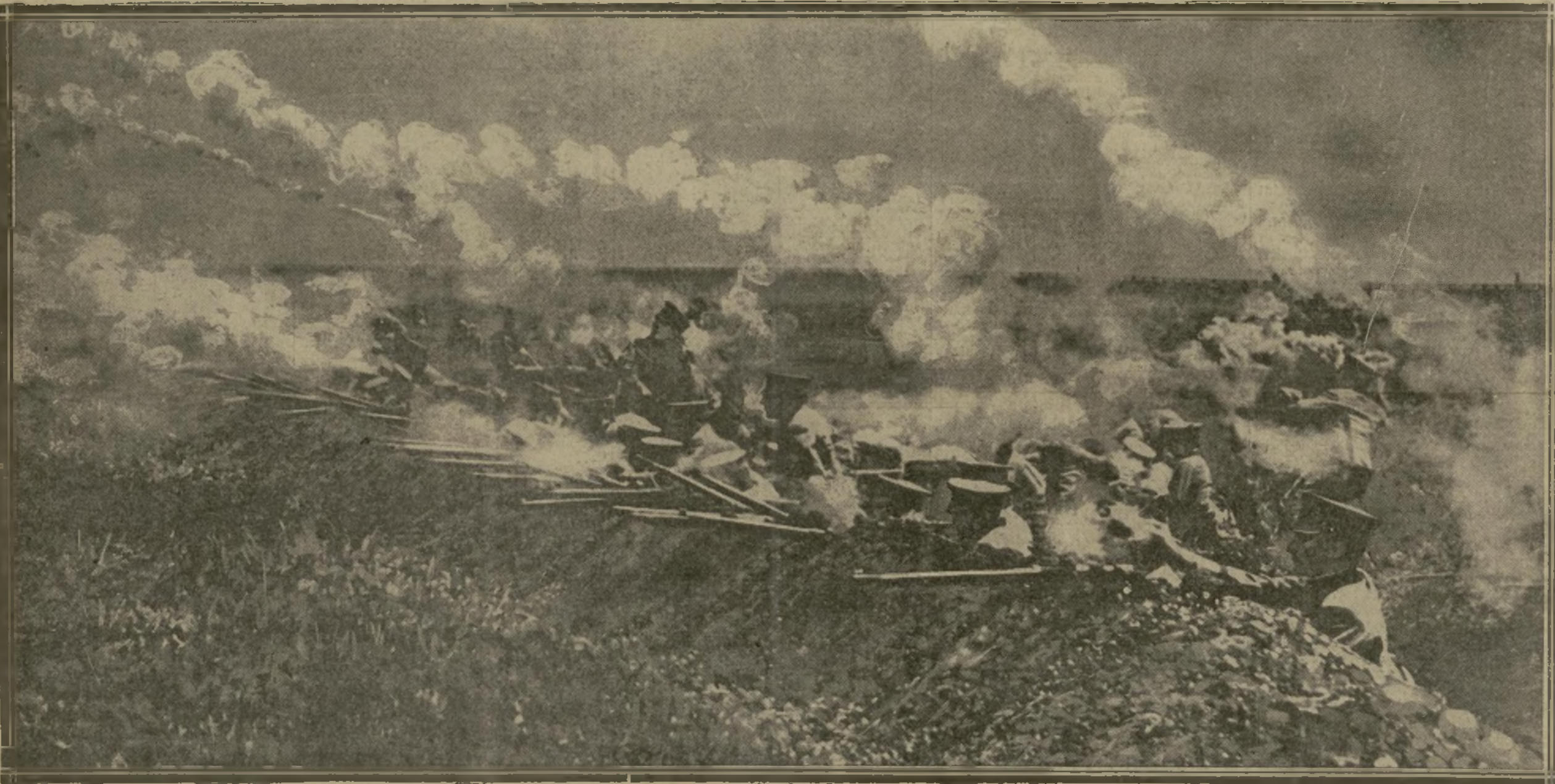


LE CORTEGE FUNÈBRE SE RENDANT AU CIMETIÈRE DE NŒUX-LES-MINES
Nos alliés anglais, qui s'y connaissent en courage, ont fait le 2 juillet des obsèques grandioses à notre confrère et ami Serge Basset, correspondant du « Petit Parisien » sur le front britannique, tué devant Lens, en soldat, et lui ont rendu les honneurs militaires



SOLDATS ANGLAIS TIRANT TROIS SALVES A L'ISSUE DE LA CÉRÉMONIE
dus à un officier supérieur. C'est sur une prolonge d'artillerie, entre deux compagnies de fusiliers en armes, que le cercueil fut conduit au cimetière. Voici le cortège traversant l'humble village et les fusiliers déchargeant leurs armes vers le ciel en signe de deuil.

UNE RÉPÉTITION DE LA BATAILLE DE LA SOMME... EN AMÉRIQUE



CE CURIEUX COMBAT, RECONSTITUÉ D'APRÈS LES COMPTES RENDUS BRITANNIQUES, A ÉTÉ LIVRÉ PAR DES CADETS, PRÈS DE CHICAGO
L'instruction militaire des cadets, futurs officiers de l'armée américaine, a été considérablement accélérée. L'enseignement est basé sur les méthodes de guerre les plus récentes et le mois dernier, à Chicago, plusieurs milliers d'élèves ont pris part à des manœuvres d'un caractère tout à fait nouveau : une reconstitution de l'offensive anglaise de la Somme avec préparation d'artillerie, batailles de tranchées etc. Trois mille combattants ont réussi à enlever quinze cents mètres de tranchées, faisant de nombreux prisonniers.

URODONAL

lave le sang

L'URODONAL réalise une véritable élimination urinaire (acide urique, urates, oxalates).

**Rhumatismes
Goutte
Gravelle
Artério-
Sclérose
Aigreurs**

COMMUNICATIONS:
Anal. Médicale (10 ans, 2 fr.)
Anal. Chimique (14 ans, 2 fr.)



L'arthritique fait chaque mois ou après des excès de table quelques-uns de ces urates d'URODONAL, qui, drainant l'acide urique, le met à l'abri d'une façon certaine des attaques de goutte, de rhumatismes ou de coliques néphrétiques. Dès que les urines deviennent rouges ou contiennent du sable, il faut, sans tarder, recourir à l'URODONAL.

L'OPINION MÉDICALE

« Il nous a été donné d'observer des entérites aiguës d'origine infectieuse, des fièvres typhoïdes et des appendicites chez des individus assez touchés au point de vue artério-sclérotique ou rénal et soumis au régime répété de l'URODONAL depuis un certain temps; nous avons été frappés de l'absence de complications médicales ou chirurgicales et de la guérison relativement rapide alors que l'état de l'organisme ne le faisait guère espérer. »

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies. Le flacon, franco 11 fr. 20.

Prof. CHARVET,
Re-Professeur agrégé près de la Faculté de Lyon.

FANDORINE

et l'Obésité

Hémorragies
Retour d'âge
Fibromes
Migraines
Vapeurs



Toute femme obèse doit prendre de la FANDORINE

80 % des femmes ne sont pas satisfaites de leur santé

A partir de quarante ans, la femme s'engraisse par suite d'insuffisance glandulaire; seule l'opothérapie (Fandorine) peut la guérir et lui conserver une taille normale.

Dans leurs mémoires: les docteurs POUILLI, professeur agrégé à la Faculté de Lyon; ROUSSET, ex-interne des Hôpitaux de Paris, ancien chef de Laboratoire d'opothérapie de la Charité de Paris; M. GUYARD, de Reims; J. VALETTE, de la Faculté de Médecine de Lyon, médecin gynécologue, conseillent la FANDORINE contre l'obésité des femmes.

Etablissements Chatelain et toutes pharmacies, 2, rue Valenciennes, Paris. Le flacon de Fandorine, 10 fr. 11 fr., flacon d'essai 5 fr. 30.

SOLDATS
Pour éteindre votre Soif, prenez le
FRUIDOR
COMPRIME RAFRAICHISSANT
Se Suce ou se Boit dissous dans l'eau.
En Vente Partout. L'Étalon 30 doses ou 60 verres, 1^{re} 1^{re} 30.
BERNARD, 106, Rue de Rennes, Paris.

PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHÉLIQUE
ou Lait Candès
Dépouillé, Tonicité, Déodorant, Hygiène
Belle, Rosée, Rides prévenues, Acné, Boutons, Eruptions, etc., conserve la peau du visage claire et saine. — A l'usage pur, il enlève le sale, masque les taches de rousseur.
Il date de 1849

LA TOURISTE
BANDE MOLLETTÈRE
SPIRALE
EXTENSIBLE
La Seule en
TROIS COURBES
Supprimant tout glissement.

Qualité recommandée: Les Allées. — En Vente dans les Magasins, 1^{er} de Chaussées, Nouveautés, Sports, Gros: La Touriste, Paris.

Le gérant: VICTOR LAVERGNEAT.
Imprimerie, 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Maladies de la Femme

LE RETOUR D'ÂGE

Toutes les femmes connaissent les dangers qui les menacent à l'époque du RETOUR D'ÂGE.

Les symptômes sont bien connus. C'est d'abord une sensation d'étouffement et de suffocation qui étire la gorge, des bouffées de chaleur qui montent au visage pour faire place à une sueur froide sur tout le corps. Le ventre devient douloureux, les règles se renouvellent irrégulièrement ou trop abondamment et bientôt la femme la plus robuste se trouve affaiblie et exposée aux pires dangers. C'est alors qu'il faut sans plus tarder faire une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY
Nous ne cessons de répéter que toute femme qui atteint l'âge de 40 ans, même celle qui n'éprouve aucun malaise, doit faire usage de la JOUVENCE de l'Abbé SOURY à des intervalles réguliers, si elle veut éviter l'afflux subit du sang au cerveau, la congestion, l'attaque d'apoplexie, la rupture d'anévrisme et, ce qui est pis encore, la mort subite. Qu'elle n'oublie pas que le sang qui n'a plus son cours habituel se portera de préférence aux parties les plus faibles et y développera les maladies les plus pénibles: tumeurs, cancers, Métrites, Fibromes, Maux d'Estomac, d'Intestins, des Nerfs, etc.

La JOUVENCE de l'Abbé SOURY, dans toutes les Pharmacies: le flacon 4 fr.; franco gare 4 fr. 60. Les 3 flacons franco gare contre mandat-poste 12 fr. adressé à Pharmacie Mag. DUMONTIÈRE, à Rouen.

Bien exiger la véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY car elle seule peut vous guérir.

(Notice contenant renseignements gratuits). 287

Ajouter 0 fr. 40 par flacon pour l'impôt.